

Photographie à distance

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 100

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257141>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Voyons, dit l'empereur, si je serai plus heureux.

Il vint trouver le sergent.

— Tes pommes de terre répandent une bonne odeur, lui dit-il ; j'ai envie d'en goûter.

— Vous n'êtes pas le seul, dit le sergent.

— Veux-tu m'en vendre une ?

— Pas pour un boulet de canon.

— Fixe toi-même le prix.

— Inutile, je n'en ai pas assez pour moi.

— J'ai faim, reprit l'empereur ; je n'ai pas mangé de la journée.

— Moi non plus, dit le sergent.

— Je t'en donne vingt francs.

— Je n'ai pas besoin d'argent, peut être serai-je tué demain et je ne veux pas que les kaiserlicks me trouvent l'estomac vide.

— C'est ton dernier mot, dit l'empereur.

— Oui, vous avez beau vous déguiser, vous cacher le visage dans le collet de votre manteau, je vous connais bien.

— Qui crois-tu que je suis ?

— Vous êtes le petit caporal, parbleu ! n'est-ce pas vrai ?

A présent que tu m'as reconnu, refuses-tu toujours de me vendre une de tes pommes ?

— De vous en vendre, toujours ; mais je vous fais une proposition : je vous invite à dîner avec moi à la condition que vous me rendrez la pareille lorsque nous serons de retour à Paris.

— J'accepte, dit l'empereur, je t'en donne ma parole de petit caporal.

— Alors, dit le sergent en lui montrant un tronc d'arbre, asseyez-vous et dinons ; les pommes de terre sont cuites.

Il les retira de dessous la cendre ; il y en avait cinq. Il choisit les deux plus grosses qu'il donna à l'empereur ; il mangea les trois autres.

L'empereur s'assit et dévora les pommes de terre.

Quand il eut fini, il rejoignit les officiers qui l'attendaient non loin de là.

— Je gage, dit-il à Berthier, que ce gail-lard-là est un de mes plus braves grenadiers.

Un an après, l'empereur donnait un grand dîner au Palais des Tuileries.

Entouré de nombreux généraux aux uniformes tout chamarrés d'or, il allait se mettre à table, quand on vint le prévenir qu'un grenadier, forçant la consigne, voulait pénétrer dans le palais, prétextant qu'il était invité à dîner par l'empereur.

— Qu'on me l'amène, dit l'empereur.

On introduisit le sergent qui prit une attitude militaire.

— Sire, dit-il, me reconnaissez-vous ? c'est avec moi que vous avez soupé la veille de la prise d'Ulm ; vous m'avez promis de me rendre ma politesse.

— Ah ! c'est toi, dit l'empereur, c'est très bien. Je me souviens ; on va te servir à dîner.

L'empereur donna des ordres.

— Sire, reprit le soldat, un grenadier ne mange pas avec des domestiques ; c'est à votre table que je veux dîner.

— Tu as raison, mon garçon, dit l'empereur ; tu vas prendre place à mon côté.

Le sergent ne se le fit pas dire deux fois.

Il mangea de tous les plats sans dire un mot.

Le repas terminé, il se leva, fit le salut militaire.

— Un simple sergent, dit-il, ne peut pas manger à la table de son empereur.

— Je te comprends, mon brave, dit Na-

poléon en riant ; je te fais sous-lieutenant et chevalier de la Légion d'honneur.

Es-tu content ?

— Vive l'empereur ! cria le sergent avec enthousiasme et il se retira fièrement.

Eugène FOURRIER.

Photographie à distance

Depuis le jour où le professeur Korn fit part de sa merveilleuse découverte on crut que le problème si difficile, si délicat et si complexe de la transmission télégraphique de la photographie à distance était résolu définitivement.

On pensait, que de loin, les images des êtres chers, les photographies des personnels célèbres, celles aussi des malfaiteurs, des bandits ou des assassins, pourraient être transmises rapidement, nettes et précises, dans toutes les villes du monde. En quelques heures, comme on reçoit une simple dépêche, on aurait pu, semblait-il, recevoir à Paris, de Berlin, de Londres, ou d'un coin quelconque de la France, la photographie d'un paysage, l'aspect d'une ville ou une scène vécue.

Par la téléphotographie, on peut transmettre des portraits, des bustes même, mais on n'a point encore transmis des photographies entières, des paysages ou une scène de la vie des rues. Et un autre inconvénient dénaturait le caractère de ces photographies. Elles étaient formées de stries qui leur donnaient l'aspect de photographies prises à travers des grilles.

La découverte de la transmission photographique à distance ne semblait donc pas complète. On n'avait point encore trouvé l'appareil merveilleux qui pourrait envoyer aussi bien portraits que paysages sans défaut, sans stries, identiquement pareils, en un mot, comme grandeur et comme aspect, aux documents originaux. Il était donné à un Français, à un jeune savant, M. Belin, de découvrir l'appareil merveilleux et parfait qui résout définitivement et pratiquement un problème dont la solution était ardemment cherchée.

Il ne faut point croire cependant qu'il s'agit d'un simple perfectionnement de la découverte de M. Korn. M. Edouard Belin a construit un appareil basé sur des principes nouveaux et tout à fait différents de celles du professeur allemand. Il ne se sert pas des propriétés précieuses du sélénium, qui sont à la base de la téléphotographie ; l'appareil de M. Belin ne relève pour ainsi dire que de la mécanique.

Dans une cave de la Société française de photographie, où ont été installés les appareils de « téléstéréographie », M. Belin explique les principes de sa découverte.

Pour envoyer une image, j'enroule, a-t-il dit, la feuille photographique sur un cylindre, mais la photographie à transcrire devra être une épreuve au charbon. Ainsi, si la couche de gélatine est un peu épaisse, la photographie aura un relief assez accusé. Une pointe en saphir placée devant le cylindre en explore la surface. Elle parcourt des spires distantes de 1/6 de millimètre. Ce style, semblable en tous points à celui d'un phonographe, est porté par un levier qui à son extrémité à une roulette qui se déplace sur un rhéostat formé de vingt touches. Suivant que ce curseur roule sur l'une ou l'autre de ces touches, des courants d'intensité variables sont envoyés sur la ligne. Ce sont ces petits courants électriques qui

peignent l'image. Au poste récepteur, ces courants d'intensités différentes pénètrent dans un oscillographe extrêmement sensible de Blondel et mettent en mouvement un petit miroir, qui reçoit ses rayons d'une lampe Nernst. Les faisceaux, réfléchis par le minuscule miroir, sont reçus par une lentille convergente, qui les concentre vers un trou percé dans une plaque, qui est tout contre la surface du cylindre récepteur. Si les rayons arrivaient directement sur la pellicule sensible collée sur le cylindre on aurait une image toute noire.

Pour avoir une photographie, continue M. Belin, j'interpose sur le trajet des rayons lumineux une gamme de teintes, espèce d'écran en verre dont l'opacité va croissant depuis la transparence absolue jusqu'au noir foncé. Ainsi les rayons projetés par le miroir de l'oscillographe, suivant une direction déterminée par l'intensité du courant, seront plus ou moins lumineux et donneront naissance à un point plus ou moins clair sur la pellicule sensible. Tous ces points placés sur des spires distantes de 1/6 de millimètre, formeront l'image identique à la photographie transmise.

Mais on peut faire même mieux. En déplaçant plus ou moins la gamme de teintes on peut obtenir des photographies renforcées ou au contraire, plus claires, que l'original. On peut enfin à volonté avoir un positif ou un négatif quel que soit l'original. Il suffira de tourner la gamme de teintes dans un sens ou dans l'autre.

M. Belin a enfin dit aux auditeurs que des expériences pratiques n'avaient pas encore été faites sur des lignes télégraphiques réelles. Son appareil actuel peut transmettre des photographies à une distance de 1,500 mètres environ.

Des expériences réelles vont être entreprises bientôt sur la ligne de Paris-Marseille Paris.

M. Edouard Belin est le fils du président honoraire de la Cour de Dijon.

L'araignée

L'araignée n'est pas seulement un vilain animal, c'est un monstre dénaturé ; oyez plutôt.

Lorsqu'une araignée mâle a choisi sa future épouse, il observe le point où celle-ci a tissé sa toile et il vient prudemment s'installer tout auprès. Dès qu'il voit sa Dulcinée au milieu de ses fils, il avance timidement et frappe deux ou trois coups de patte au bord de la toile, du côté où sa prétendue ne regarde pas ; au premier choc, celle-ci se retourne furieuse, prête à foudroyer sur l'imprudent insecte qui s'aventure sur son domaine. Mais le prétendant s'enfuit aussitôt ; il revient peu après et recommence son manège. Tant que l'araignée femelle roule de gros yeux, le mâle se tient à une distance respectable. Si après deux ou trois tocs tocs sur la toile, il trouve à sa voisine un air aimable, il marche hardiment jusqu'au milieu de la toile et le mariage s'accomplit.

Malheureusement, la lune de miel n'est pas longue, chez les araignées ; aussitôt le mariage consommé, la femelle mange le mâle ; celui-ci, plus petit qu'elle, n'est pas en état de se défendre. Sa terrible épouse, Barbe-Bleue femelle, n'en fait qu'une bouchée.

Mais l'araignée est aussi bonne mère